

**Pierre Jean Jouve 8. Modernité de Pierre Jean Jouve. La Revue des Lettres modernes, Série Pierre Jean Jouve, Minard, éditée par Christiane Blot-Labarrère. Caen, octobre 2006. Un vol de 176 p.**

La question de la modernité de Pierre Jean Jouve est un véritable problème, tant cet écrivain semble mêler « modernisme » et « antimodernisme », ruptures avec son passé progressiste et continuité avec ses prédécesseurs symbolistes. Baudelaire au premier rang. Or, comme le montre dès son introduction Christiane Blot-Labarrère, si la question de la « modernité » a été relancée récemment avec force par l'ouvrage d'Antoine Compagnon, *Les antimodernes* (Gallimard, 2005), c'est qu'on y trouvait clairement présenté un paradoxe habituellement mal pensé : des grands « révolutionnaires » de notre littérature étaient politiquement très *réactionnaires*. Les grands exemples de Flaubert et Baudelaire, justement, en sont nos meilleurs preuves. Or il y a, dans la tradition française de la seconde moitié du vingtième siècle, une théorie admise qui veut que révolution politique et révolution artistique *doivent* aller de pair. Cependant le livre d'Antoine Compagnon n'évoque que brièvement une filiation très importante de la littérature française, celle des « grands imprécateurs chrétiens » chez qui s'entrechoquent modernisme et antimodernisme. Ils sont parfois fort lus, mais, a écrit Claire Daudin, « leurs œuvres sont très peu enseignées »<sup>1</sup>. Cette lignée comprenait Bloy, Péguy, Bernanos, Mauriac. Ne doit-on pas y ajouter Jouve ?

Sur bien des points, on ne peut pas mettre en doute la modernité de Jouve sur le plan politique et intellectuel : il a été pacifiste pendant la première guerre mondiale, anti-nazi et anti-munichois déclaré, dès avant et pendant la seconde guerre mondiale. Lui aussi s'est révolté contre son milieu d'origine, et en mettant dans ses poèmes et ses romans la connaissance apportée par Freud, il a fait preuve de la plus grande modernité. Et sur le plan artistique ? Jouve a été un maître de la rupture, tant dans sa vie, dans ses engagements, dans son œuvre (en reniant le « premier ouvrage ») que dans son style. Mais cela, il n'a pu le faire qu'en acceptant le message de la psychanalyse que lui transmettait sa seconde épouse, Blanche Reverchou, qui a fait le lien entre la première génération des psychanalystes français (Marie Bonaparte) et celle de Lacan. Blanche, qui était croyante, lui a fait découvrir Freud et les mystiques, et elle l'a aidé à retourner aux grands poètes symbolistes à l'origine de notre modernité. Dans cette filiation, plusieurs éléments sont fondamentaux : la « modernité en tant que projet », exigeant du poète un investissement personnel profond, une « posture » et la création d'une écriture originale. C'est ce qu'écrit Christiane Blot-Labarrère dans la présentation du recueil qu'elle a dirigé : « on se garde[ra] bien de ne pas mélanger les faux synonymes. La *modernité* n'est pas *modernisme*, ni actualité, ni mode, ni avant-garde, ni post-modernisme ou post-modernité. Elle ne souffre pas de comparaison. Elle ne présente pas de programme (...) [comme] Roland Barthes l'a signalé : “elle commence avec la recherche de l'impossible.” » La modernité ne se résume pas à une recherche des « seules trouvaille formelles », ce qui a été une des tentations du jeune Jouve, successivement ou alternativement post-symboliste, néoclassique, futuriste, unanimiste, pacifiste. Christiane Blot-Labarrère suggère bien que c'est en revenant aux grands précurseurs symbolistes et aux mystiques des siècles passés que la « Vita nuova » de Jouve lui a permis de devenir réellement « moderne » : refus du réalisme, du psychologisme, mais alliance du « souvenir et [de] la fiction, sous un jour un peu faussé pour atteindre au plus vrai », « Métaphores ou mythes chassent analyses et explications ». La *vérité* reste le seul critère à retenir.

Les premiers articles, par Bruno Gelas et par Mireille Revol-Cappelletti, pointent avec justesse certains enjeux du débat où la psychanalyse joue le premier rôle. Car Jouve fait volontiers preuve d'anti-modernisme affiché. Il critique le développement de la technique.

1. Claire Daudin : *Dieu a-t-il besoin de l'écrivain ? Péguy-Bernanos-Mauriac*, Le Cerf, 2006.

Bruno Gelas trouve aisément de nombreuses citations montrant Jouve hostile à la « mécanique », ce terme lui servant souvent de métaphore pour condamner certaines pratiques littéraires. On peut mettre Jouve face à ses contradictions : Jouve a été très heureux de faire de sa « Catherine Crachat » une actrice de cinéma. Mais Bruno Gelas montre qu'en se passionnant pour la psychanalyse, et en l'intégrant réellement dans son œuvre, Jouve a fait preuve d'un très grand sens de la modernité : la narration jouvienne intègre profondément l'apport freudien et Jouve a ainsi innové en un lieu très important de la modernité littéraire, la « place du narrateur ». Dans « Quelques correspondances dans *Hécate* », une étude située hors du dossier « Modernité », Guillemette Roy traite explicitement de la place du narrateur dans *Hécate*, et confirme l'importance de cette thématique.

Les jeux narratifs de Jouve ne sont pas des petits jeux formels : ils marquent le signe de la « modernité » des romans de Jouve. Si la lecture concrète des livres de Jouve nous semble aujourd'hui toujours « moderne », et l'analyse de Michael G. Kelly le montre bien, c'est que Jouve investit profondément sa subjectivité dans ses récits, et quand il écrit « Catherine Crachat, c'est moi », ce pastiche de Flaubert veut à la fois dire que la narratrice implicite d'*Hécate* serait Catherine elle-même, mais aussi que Catherine, c'est Pierre Jean Jouve, et *l'impression de lecture* qui touche tant le lecteur moderne vient de ce qu'*il ressent fortement la subjectivité* de l'héroïne, c'est-à-dire celle de Jouve lui-même, ou de ses inspiratrices auxquelles s'identifie le romancier. À ce point du raisonnement, on peut proposer une autre piste, que suit en partie Mireille Revol-Cappelletti (qui s'appuie ici sur une étude fondatrice d'Odile Bombarde) : Jouve n'a pas appris la psychanalyse tout seul, dans les livres. Il l'a apprise de la bouche d'une femme aimée et admirée, la psychanalyste Blanche Reverchon. La nouveauté de la narration de Jouve est-elle née dans un *transfert amoureux* ? Une vraie connaissance de la psychanalyse et de la mystique l'obligera à créer un art peu aisé à suivre pour le public de son temps. Aussi Jouve cherche à utiliser les forces de l'inconscient du lecteur pour guider celui-ci dans la lecture d'une œuvre qui est elle-même directement créée à partir de son inconscient. Une lecture purement psychanalytique de Jouve est évidemment tentante, et Jouve a donné quelques clefs. Une lecture lacanienne par Léa Coscioli est particulièrement productive dans la lecture des rapports entre le langage (le sujet et le symbolique), la parole (la vérité de l'être et de son désir) et la poésie. Elle peut ainsi définir la « rupture subjective » qui divise l'auteur entre un « Je » et un « Autre insatisfait », et retrouver le thème de la « lucidité ».

Cependant une lecture de l'œuvre de Jouve doit pouvoir, à la fois, intégrer la psychanalyse mais aussi s'en passer. C'est le défi lancé aussi bien par Michael G. Kelly que par Géraldine Lombard : chercher à définir une modernité *autonome* vis-à-vis des mouvements littéraires et des mouvements philosophiques. Il est donc question de « rupture » et de « continuité », de « l'écriture » et de la « posture » du poète. Michael G. Kelly cherche à définir la « profondeur » de Jouve par autre chose qu'une plongée dans les « profondeurs de l'inconscient », par la création d'une *écriture personnelle* qui s'appuie sur un « imaginaire de la lucidité » ; Jouve part de sa propre expérience fantasmatique, et de la plongée dans l'inconscient éclairée par l'analyse freudienne, le poète ramène le thème de la « pulsion de mort », et la limite que représente la mort permet de basculer dans la métaphysique. On trouve une recherche de « mots-symboles », si importante chez Jouve dans l'analyse de Michael G. Kelly et dans celle de Guillemette Roy, qui traite des « correspondances » dans *Hécate* ; on lira avec un grand intérêt ce qu'elle dit d'images et de mots fortement signifiants : les villes, la rue, le jardin, le lit qui est plus que le symbole du désir, la « profondeur », Venise, l'étranger ou l'inconnu. Ces lectures qui mettent au centre de l'œuvre de Jouve la subjectivité profonde de l'écrivain amènent obligatoirement à un questionnement sur sa « posture », sur le rôle de sa vie dans son œuvre : la vie du poète et ses engagements doivent être garants de

*l'authenticité* de sa poésie. On retrouve ainsi la possibilité d'intégrer les engagements politiques de Jouve (le Pacifisme de sa jeunesse, la Résistance lors de son âge mûr) dans sa varie vie poétique.

Le « projet moderne » est écartelé entre la rupture et le regard vers un passé choisi : « Janus bi-frons. Une face scrute l'avenir où s'amassent des promesses. L'autre face rive ses yeux à un passé, bizarrement tout ensemble, aimé, haï » (Ch. Blot-Labarrère). « Entre Continuité et Modernité », c'est justement la voie explorée par Géraldine Lombard dans son étude, sous-titrée « Une quête incessante de la beauté dans l'œuvre de Jouve ». Il y a là une contradiction à assumer : la « modernité » exige la « rupture », mais Jouve se veut aussi l'héritier de Baudelaire et Mallarmé. Elle insiste, après Christiane Blot-Labarrère, sur la « réécriture » chez le poète. Certes, l'intertextualité est très prégnante chez cet écrivain, et on sait qu'une modernité très active insiste sur cet aspect de l'écriture. Mais il y a simultanément l'inscription de « ses personnages dans une mythologie personnelle » et la beauté émergera quand l'écriture matérialisera l'essence des êtres. Jouve cherche souvent la beauté par « le déchiffrement des corps et notamment des corps féminins ». Jouve a su dépasser « tous les préjugés et les tabous sexuels. C'est en cela qu'il est novateur et mérite d'être relu », lui qui a été un « moderne », mais qui n'est pas devenu « classique », c'est-à-dire un auteur « aux programmes ». Géraldine Lombard n'a aucun mal à illustrer cette thèse : l'œuvre poétique de Jouve est un immense blason du corps féminin », tradition bien connue dans notre littérature, mais dont Jouve donne une version moderne.

Après ces lectures très analytiques, historiques, freudiennes, lacaniennes, structurales – même si nous avons vu que le mystère demeure –, il est bon de conclure par une lecture poétique, celle d'un de nos plus grands poètes modernes, Salah Stétié. Le grand poète libanais, élève de Gabriel Bounoure, a bien connu Jouve à partir de 1952 (Jouve a alors 65 ans). Stétié s'est exprimé sur celui-ci à plusieurs reprises, en particulier dans des entretiens avec Béatrice Bonhomme qui donne ici une belle *synthèse* dans « Modernité de Pierre Jean Jouve à travers l'œuvre du poète Salah Stétié ». C'est le mot « synthèse » qu'il faut retenir ici, par opposition au mot « analytiques » employé au début de ce paragraphe. Ainsi, le thème (souvent rencontré dans les études) du « cerf » permet à Béatrice Bonhomme de montrer comment la création poétique jouvienne, lue par Stétié, permet de synthétiser des sources d'inspiration, bien connues chez Jouve, mais que de nombreux commentateurs trouvent – du moins dans leurs implicites – contradictoires. Elle propose une très éclairante lecture du récit poétique *Lecture d'une femme* (1988) de Salah Stétié, qui a admis que son héroïne, Madeleine-Musique, devenue « Hélène », est un avatar d'Hélène de Sannis, l'héroïne initiatrice de *Dans les années profondes*. Il est intéressant de voir comment Jouve a pu inspirer le poète, mais il est aussi passionnant de voir comment cette nouvelle écriture poétique nous permet de relire Jouve avec un nouveau regard, et un nouveau langage, les différences entre Hélène et Héléne étant souvent plus excitantes que les ressemblances. On peut relire alors Jouve avec les mots de Salah Stétié relus par Béatrice Bonhomme : « Par [sa] mort, Hélène devient l'adorée qui mène vers l'ailleurs, c'est-à-dire vers l'espace imaginaire de l'écriture et de la poésie (...) En terminologie stétienne, nous dirons que le désir mène à l'Être par et grâce à la destruction de la poupée [ce qui reste d'enfantin dans le regard de l'homme sur la femme]. »

Le poète libanais éclaire à sa façon ce qu'il y a d'auto-fiction dans l'œuvre jouvienne : « [Jouve] cherchera, à travers tous les accidents et toutes les dérivations de son existence, le point d'unité de son destin et le sens de sa présence au monde. » La poésie permet de combler les manques des vies fragmentées.